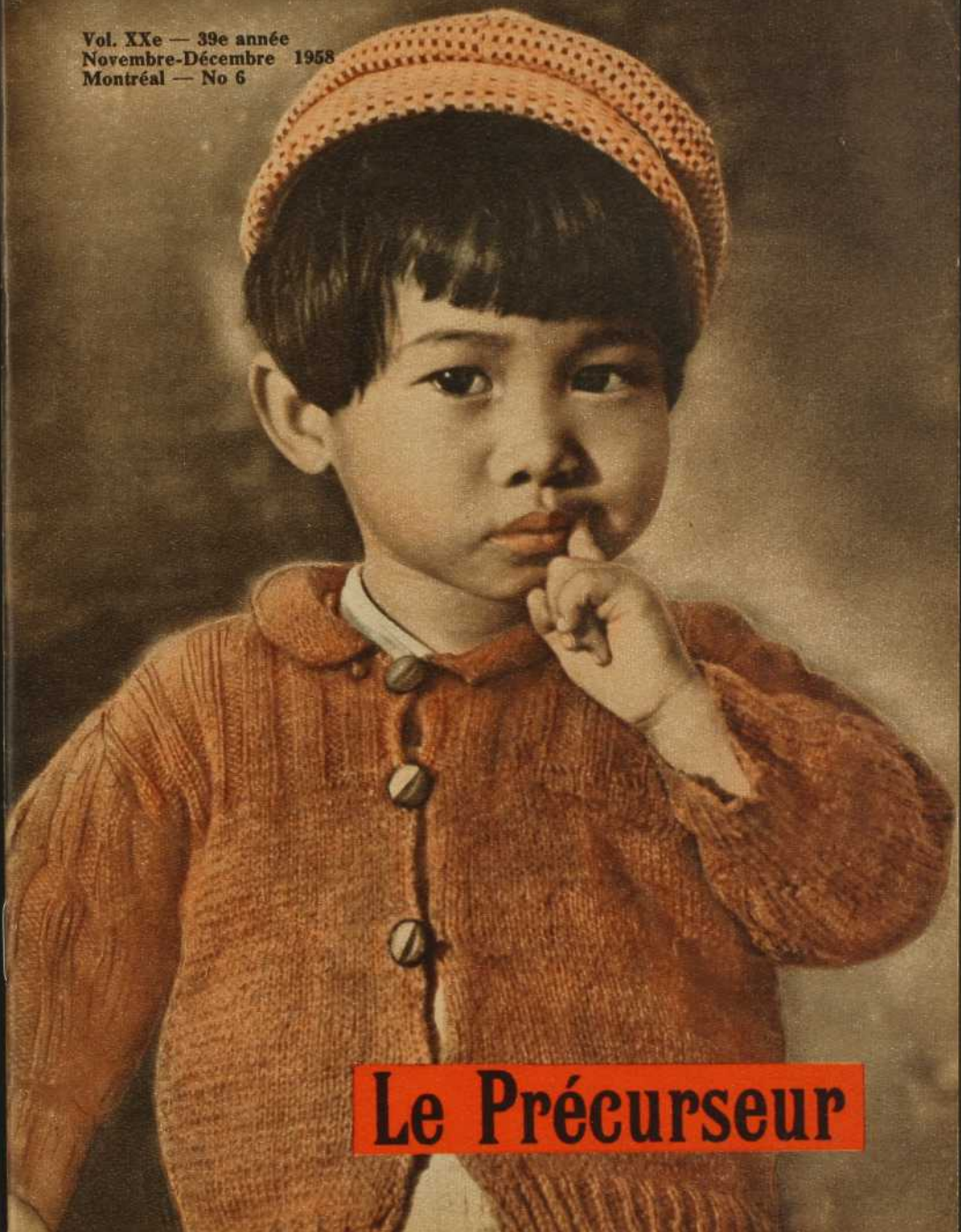


Vol. XXe — 39e année
Novembre-Décembre 1958
Montréal — No 6



Le Précurseur

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur: † Mgr Paul Touchette, P.A., V.G., 6 décembre 1957.

Nihil obstat: Oscar Gravel, ptre, 25 avril 1958.

Vol. XXe — 39e année

Montréal, Novembre-Décembre 1958

No 6

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an.....\$1.00

A vie.....20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Missio-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>La brebis égarée</i>	243
Sœur Marguerite-de-Jésus, M.I.C.	
<i>Coopération missionnaire</i>	249
Sœur Marie-Esther, M.I.C.	
<i>L'alphabet latin en Chine</i>	252
Fides	
<i>Un nouveau nid pour les orphelines de Ko- riyama Japon</i>	254
<i>Les fady malgaches</i>	262
Sœur Saint-Clément, M.I.C.	
<i>Que de souffrances... sous un sourire!</i>	266
Sœur Marie-des-Oliviers, M.I.C.	
<i>Qui les adoptera?</i>	269
Sœur Sainte-Yolande, M.I.C.	
<i>Chez les bons vieillards de Vancouver</i>	270
Sœur Saint-Hilaire, M.I.C.	
<i>Ma dernière soirée mondaine</i>	271
Une postulante	
<i>Une visite de M. l'Inspecteur</i>	276
Sœur Marie-de-Lourdes, M.I.C.	
<i>L'Œuvre chinoise d'Intramuros</i>	279
Sœur Saint-Omer, M.I.C.	
<i>Yohomme</i>	284
Sœur Sainte-Lucille, M.I.C.	

Page-couverture: (Formose)

Premiers soucis!

La brebis égarée

par Sœur MARGUERITE-DE-JESUS¹, M.I.C.

Notre-Seigneur l'a rencontrée sur les chemins de la Palestine et raménée au bercail. Il nous a dit la joie du Bon Pasteur qui arrache la malheureuse aux broussailles et la met sur ses épaules. Je ne savais pas qu'il me serait donné de vivre cette joie dans la brousse de Kaseye.

Comme toujours, ce matin-là, il y avait foule sur la véranda du dispensaire: on attendait, accroupis, sans impatience, l'arrivée de l'infirmière. Je remarquai au passage des nouveaux venus: une jeune femme très maigre, exténuée, abattue, encadrée de deux hommes vigoureux au visage fermé et dur.

Quand vint le tour de cette femme, le plus jeune la poussa dans la salle: c'était son mari. L'autre, son père, suivit sans protester. Mikedona avait le cœur très malade: avec un moteur aussi avarié elle n'irait pas loin. Mais son âme était en plus mauvais état encore que son cœur de chair. Quoique très jeune, elle avait déjà traîné dans la fange. Son mari parlait pour elle et me répétait pour la

dixième fois qu'il ne paierait pas les remèdes parce qu'elle lui avait été infidèle. Infidèle? pouvait-il lui jeter la pierre, lui, le polygame dont elle se trouvait la deuxième femme? En moi-même j'excusais Mikedona qui avait subi depuis son adolescence l'influence néfaste des mœurs de son milieu. Je donnai des médicaments et offris d'hospitaliser la malade à une maisonnette du dispensaire.

Les remèdes, le repos, les soins, lui valurent un sursis et l'ouvrirent à la confiance. Son mari ne prisait guère cette attitude sympathique et, sous prétexte d'un manque de nourriture, voulut retourner au village. Alors j'essayai de lui faire comprendre que Mikedona était incurable et devrait dans peu de temps rendre ses comptes à Dieu. Carrément, je lui demandai la permission de la catéchiser et de la baptiser. Il parut d'accord. J'allai donc trouver Mikedona et lui parlai de la miséricorde du bon Dieu.

— Amayi, dit-elle, j'ai un grand regret de mes péchés et plus jamais je ne recommencerai.

¹ Émilía Martin, de Saint-François-d'Assise, comté de Bonaventure.

L'arrivée d'un malade au dispensaire.





— Seriez-vous contente si toutes ces taches disparaissaient de votre âme ?

— *Inya!*

— Ce soir même vous deviendrez l'enfant du bon Dieu.

Avant de la quitter, je lui promis d'envoyer Bartholomeo, le catéchiste de la Mission, pour l'instruire et la préparer au baptême.

* * *

J'étais occupée au dispensaire à plaider le baptême d'un bébé mourant auprès de parents hostiles, quand Bartholomeo m'appelle à l'extérieur: il a vu Mikedona et maintenant elle refuse le baptême. Il n'est pas surpris de ce revirement: entre sa visite et la mienne, le mari a eu le temps de préférer des menaces, et la femme de céder à la peur. Satan me dispute deux âmes!... Je réussis à ondoyer l'enfant, puis je cours avec le catéchiste au chevet de ma patiente.

Le mari est seul à la hutte. Il rit d'un rire mauvais en nous apercevant.

— Où est Mikedona ?

— Elle est partie.

— Vous l'avez cachée! Je veux la voir.

— Non, je vous dis qu'elle est partie.

Interrogés, les malades des huttes voisines disent avoir vu, en effet, Mikedona quitter la case. Tout bas j'invoque la Sainte Vierge. Puis j'attrape l'homme par le bras et lui enjoins de me conduire au sentier de la brousse qu'a pris sa femme. Est-ce ma sévérité qui lui en impose? Docile, il file devant moi vers Ipanga.

Le soleil est terrible et l'ombre rare dans cette brousse éclaircie par des feux d'herbes récents. Avec son cœur si malade Mikedona n'a pu s'éloigner beaucoup: elle doit être tombée quelque part... Soudain il me vient à l'esprit que j'ai oublié le remède principal: l'eau! Ne sachant s'il se rencontrera un *dambo* (ruisseau), j'appelle le mari et, du même ton d'autorité,

lui ordonne d'aller au dispensaire quérir une tasse d'eau :
« J'ai absolument besoin de cela pour soigner ta femme. »

Aussi docile que la première fois, il rebrousse chemin et je continue seule. Mais voici un *dambo*. Je vide une boîte de pilules et la remplis d'eau, n'étant pas si sûre que mon homme réapparaisse.

Non loin de là que vois-je ? Mikedona assise, haletante, sous un arbuste rabougri au feuillage pauvre et à l'ombre mince. L'effort l'a épuisée ; elle n'en peut plus.

— Pourquoi as-tu fui ?

— *Amayi*, c'est mon mari qui m'a forcée de partir. Il ne veut pas que je sois baptisée.

— Toi, le veux-tu encore ?

— Oui, je le veux. J'ai continué de le vouloir dans mon cœur. Mais tu sais bien que je ne suis pas libre. Mon mari me menace de mauvais traitements.

— Mikedona, tu n'en as plus pour longtemps ici-bas. Si tu veux le baptême je te le donne tout de suite. Regrette tes fautes.

Après une instruction sommaire, la jeune femme répéta après moi des actes abrégés de foi, de contrition et d'amour. Je l'ondoyai. On dit souvent que le visage des nouveaux baptisés rayonne de bonheur. Ce n'est pas une simple métaphore. Je vis, à cet instant, la joie et la paix transformer une physionomie inquiète et apeurée.

— *Yewo Amayi*, murmura Mikedona.

Je restai auprès d'elle jusqu'à l'arrivée de son mari qui apportait la tasse d'eau.

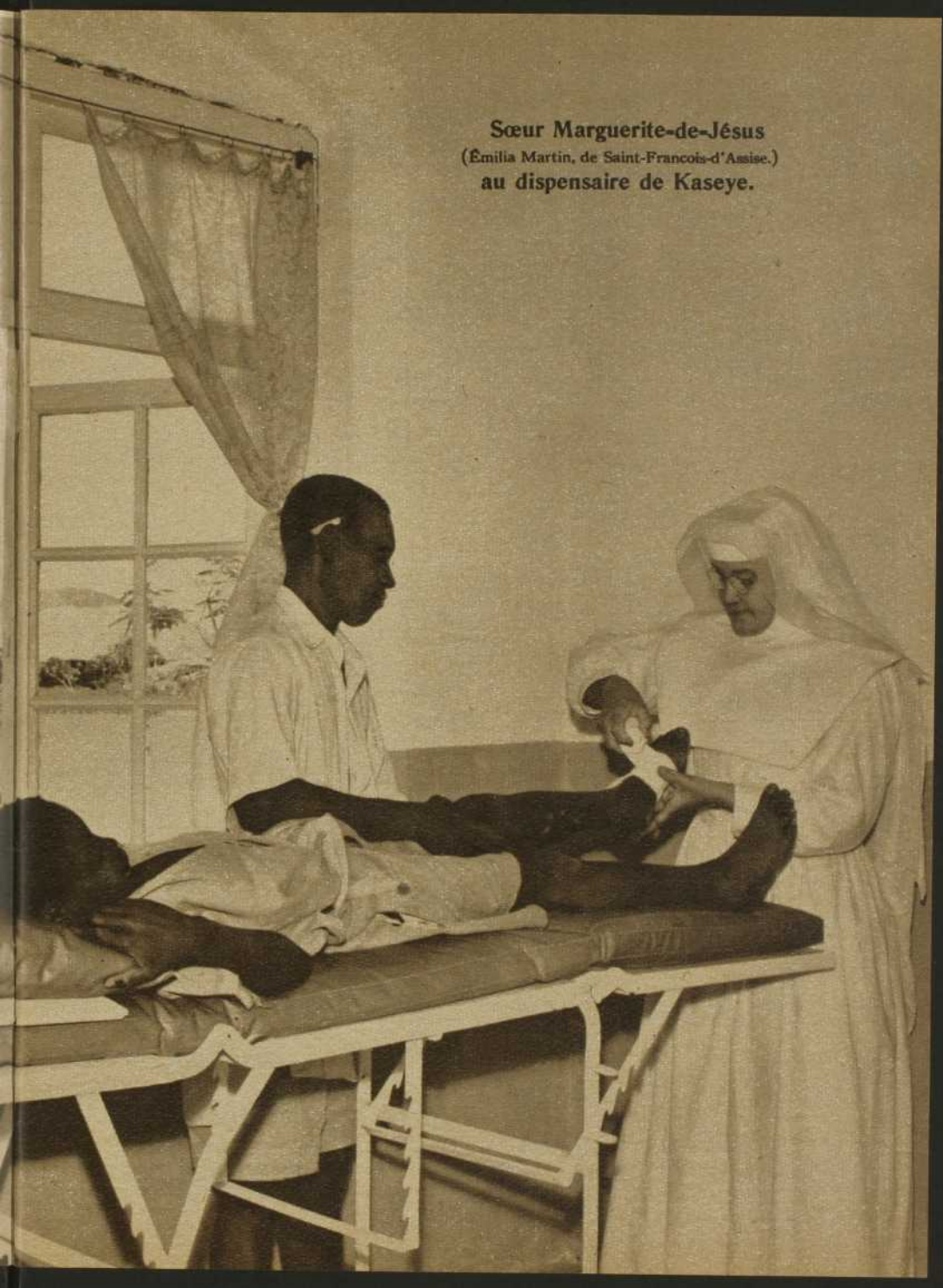
— Ta femme est baptisée, lui dis-je avec autorité. Ce que j'ai fait, tu ne peux le défaire... Elle est à jamais l'enfant du bon Dieu. Tu n'es pas digne d'avoir une telle femme, car si elle a commis des fautes, ces fautes elle les a regrettées. Va la conduire chez son père : c'est là désormais sa place.

Il m'écoutait sans rien dire, et à la vérité je doutais de l'effet de mes paroles.

Je devais apprendre plus tard que le mari avait ponctuellement exécuté mes ordres et que, par une attention délicate de la Providence, Mikedona avait vu le prêtre avant de mourir. Sans connaître la famille, j'avais dit : « sa place est chez son père ». Or il se trouva



Sœur Marguerite-de-Jésus
(Emilia Martin, de Saint-François-d'Assise.)
au dispensaire de Kaseye.





que ces gens étaient sympathiques à la religion catholique: un frère de la jeune femme était chrétien et plusieurs membres de la parenté catéchumènes.

Et c'est ainsi que j'ai vécu la pa-

rabole de l'Évangile. Et c'est ainsi que j'ai goûté le bonheur de charger sur mes épaules une brebis égarée pour la remettre au Bon Pasteur suprême.

Coopération missionnaire

par Sœur MARIE-ESTHER¹, M.I.C.

Tout récemment, nous avons le plaisir de recevoir en notre couvent de Taipei une religieuse Ursuline du Sacré-Cœur, Madre Maria-Edwidge Tavoni, directrice de High School à Nobeoka, Japon.

Pendant son séjour parmi nous, la révérende Mère me proposa un matin de l'accompagner chez l'avocat Chiang, père d'une de leurs Sœurs chinoises, institutrice dans un couvent nippon. Cette jeune fille, partie pour le noviciat il y a dix ans, n'est jamais revenue visiter les siens, et sa famille ne compte aucun autre membre catholique. Son frère, le docteur Chiang, nous accueillit à la maison paternelle. Tout en causant, nous apprenons que la mère souffre de paralysie depuis sept mois, épreuve qu'on a cru bon de cacher à l'enfant éloignée de peur de l'attrister. Le petit-fils, médecin comme son père, traite la chère aïeule avec un dévouement admirable mais, hélas!

la vie s'éteint peu à peu et ne tient vraiment qu'à un fil.

Sur notre désir, on nous conduit au chevet de la malade dont le visage amaigri rayonne pourtant la douceur et la bonté. Lui disant notre joie de remplacer un peu auprès d'elle sa chère fille, nous lui parlons du bon Dieu et découvrons à son âme les beautés de la foi. Sur-le-champ et sans difficultés, son cœur adhère à la vérité et elle manifeste les meilleures dispositions à l'endroit du baptême. Ayant eu la joie de préparer cette âme, je cède à Madre Maria-Edwidge le bonheur de la régénérer. Instant solennel. Nous nous agenouillons pour accomplir cette fonction sublime; l'une de nous verse l'eau sainte pendant que l'autre invoque la Vierge Marie dont la nouvelle néophyte désire porter le nom. Le petit-fils, lui, fixe sur la pellicule cette scène impressionnante.

Quelques jours plus tard, le prêtre

¹ Alice Buteau, de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe.

venait compléter les cérémonies du baptême et administrer à la mourante les derniers sacrements. L'heureuse grand-mère ne cessait de prononcer avec gratitude le nom de son Créateur. Peu après, son âme purifiée entra en possession de l'éternelle joie, faveur bien des fois sollicitée sans doute par sa fille religieuse.

Un magnifique service réunit à l'église catholique cette famille païenne mais très sympathique à notre religion. On vint me prier d'occuper pendant la messe la place de l'enfant absente. Tous s'intéressèrent, sans trop les comprendre, aux cérémonies du saint sacrifice. On avait appuyé un grand portrait de la défunte sur un bout du catafalque, lequel disparaissait littéralement sous les fleurs naturelles.

Pour se conformer aux coutumes ancestrales, les parents re-



**Instant solennel: M. Maria-Edwidge
Tavoni, religieuse ursuline du Sacré-Cœur,
verse l'eau du baptême
sur le front de Mme Chiang.**



**Sœur Marie-Esther,
Missionnaire de l'Immaculée-Conception,
qui eut le bonheur de préparer
la mourante à ce grand acte.**

cueillirent dans un coffret précieux les cendres de la défunte; ils espèrent les emporter plus tard en Chine pour les réunir à celles des ancêtres. Bien que les chrétiens s'en abstiennent, la pratique d'incinérer les morts est générale chez les païens et même parmi les naturels de l'île qui la tiennent des Japonais. C'est pourquoi les cercueils sont rares à Formose. Une fois scellés, les coffrets sont portés dans des caveaux creusés dans la montagne et l'on vient de temps à autre y déposer des fleurs et offrir de l'encens.

Peu après les funérailles, une lettre du Japon nous exprimait la vive reconnaissance de la religieuse chinoise et son immense joie à la pensée du séjour « de rafraîchissement, de lumière et de paix » où l'âme de sa regrettée maman venait d'entrer.

L'ALPHABET LATIN EN CHINE

Hong Kong — (AIF) Le Conseil d'État approuvait, le 11 décembre 1957, l'adoption de l'alphabet latin (26 lettres et

quatre accents) pour la transcription des caractères. Le 14 mars suivant, le Ministère de l'Éducation publiait une directive ordonnant à toutes les écoles primaires et secondaires de commencer à enseigner



cet automne et demandant à tous les instituteurs de se familiariser eux-mêmes avec le nouvel alphabet avant la rentrée des classes.

Tous ceux qui possèdent quelques notions de l'écriture idéographique chinoise et se sont vus dans l'obligation d'apprendre les caractères comprendront l'importance de cette révolution. Ce que le P. de Rhodes, s.j., et les missionnaires catholiques ont fait en Cochinchine au XVIIe siècle, ce que Mustapha Kemal a imposé au peuple turc en 1928, la Chine va le tenter à son tour. Mais en Cochinchine et en Turquie il n'était question que de populations relativement restreintes et dotées d'un langage à peu près unifié. Il s'agit ici, au contraire, d'une expérience colossale entreprise sur six cent vingt millions d'habitants qui, s'ils ont l'écriture commune des caractères, parlent des dialectes nombreux et aussi différents que le sont entre eux l'allemand et le français.

On propose donc d'imposer à tous les Chinois une langue commune, la langue nationale (kuou-yu) appelée aussi par les Européens le mandarin; puis, laissant de côté systématiquement les trois ou quatre mille caractères d'usage courant (40,000 caractères savants au grand dictionnaire de Kang Shi), de reproduire à l'aide de vingt-six lettres latines les sons de la langue nationale. Seul un gouvernement aussi centralisé et autoritaire que celui de Péking peut entreprendre — et réussir — une pareille aventure.

Voilà sept ans que ce projet s'agite. De nombreuses discussions pour ou contre ont été soulevées, surtout pendant la période des « Cent Fleurs », car il n'était

pas toujours bienséant d'exprimer son opinion, même dans ce domaine purement culturel. Les uns préconisaient la réforme comme le seul moyen de supprimer le scandale de l'analphabétisme (80% d'illettrés au bas mot), d'autres pensaient que cette révolution « étrangère » (alphabet latin) ne manquerait pas de couper la Chine de ses attaches culturelles et de ses modes de pensée.

Le problème est évidemment très complexe, et partisans comme opposants font valoir des raisons justes. Une opinion moyenne préconise l'alphabet latin pour tous et l'étude des caractères pour une élite. Cette dernière solution sera sans doute adoptée: les caractères joueraient alors pour le continent chinois, toute proportion gardée, le rôle du latin et du grec en Europe.

Au cours des discussions sur ce plan de phonétisation, il est intéressant de noter que certains membres de la Commission ont rappelé le souvenir du P. Mathieu Ricci, s.j., pionnier dans cette voie. Ils ont également cité en exemples les missionnaires catholiques du XIXe siècle qui créèrent au Fukien une « romanisation » de l'écriture utilisée à l'époque par plus de 100,000 Chinois. Ceux-là n'étaient pas, semble-t-il, des « impérialistes » et des « agresseurs culturels » !..

Quoi qu'il en soit, ce projet en préparation s'avère l'un des plus hardis que la Chine communiste ait tentés. Malheureusement, on est en mesure de constater que le point de vue politique et la propagande matérialiste ne sont point absents des préoccupations gouvernementales et faussent la portée de cette réforme en elle-même parfaitement justifiable.

Fides



**Un nouveau nid pour
les orphelines de
Koriyama, Japon**

La plupart de ces enfants n'ont connu d'autre maman
que la religieuse missionnaire.

Sœur Agnès-d'Assise (Lucienne Renaud, de Montréal).



Elle aime
s'asseoir à l'écart
et penser...





Comme c'est amusant de faire le ménage

avec un balais Tom-Pouce!



Les appétits jamais satisfaits guettent les croustillants biscuits.

Sœur Saint-Eustache (Lucille Prévost, de Saint-Eustache).



Heures joyeuses passées au bord de l'eau,
un jour de pique-nique.

Dormir sur une natte blonde,

entre d'épais futons,

comme c'est

délicieux





pour

un enfant

japonais !



Les fady malgaches

par Sœur SAINT-CLEMENT¹, M.I.C.

On les appellerait en français: les interdictions ou défenses. S'ils sont d'ordre religieux, le peuple les désigne sous le nom de tabous.

Pour expliquer l'origine des fady, il faut remonter aux anciens ministres ou gardiens des *sampy* (idoles). Ces soi-disant devins inventaient selon leur fantaisie une foule de prohibitions qu'ils transmettaient ensuite au peuple de la part des dieux. Même après la disparition des idoles à Madagascar, les *mpisikidy* (sorciers) ont maintenu jalousement la tradition des fady; ils trouvent leur profit à exploiter ainsi l'ignorance et la crédulité des gens qui les viennent consulter.

L'idée de métempsychose, si répandue en plusieurs contrées d'Orient, se retrouve parfois à l'origine des fady. On se refuse à tuer certains

animaux parce que l'âme des morts s'y serait réfugiée et qu'on s'exposerait à assassiner ses propres aïeux...

On témoignera même à ces bêtes une sorte de vénération comme à des grands-parents. Il en est ainsi du mouton, du poulet, de l'anguille et surtout du crocodile qu'on ménage et respecte entre tous, ce monstre redoutable donnant asile aux mânes des princes et autres personnages illustres.

Bon nombre de fady ont pour principe des préjugés fort variés, résultant de constatations défavorables ou fâcheuses au sujet de tel jour, telle activité, tel aliment. Des pressentiments sinistres, des craintes vagues, voire même une simple mésaventure attribuée au pouvoir vindicatif des ancêtres, ont fini par accréditer ces interdictions et par exclure de la vie

des gens une foule d'actions indifférentes ou de choses inoffensives.

Les fady malgaches sont innombrables. Voici les principaux: d'abord, les jours fady qui se divisent en deux classes, ceux où la culture des champs est interdite à des populations entières, parce qu'elle entraînerait des épidémies, des inondations ou encore exposerait les travailleurs à des accidents mortels; en second lieu, les jours partiellement fady où seule telle activité particulière est défendue, par exemple, l'ensemencement d'un terrain, il ne produirait rien; un départ pour voyage, on n'arriverait pas à destination; le retournement d'un mort, celui-ci reviendrait sévir contre les vivants; la cuisson des aliments, la maison serait in-

cendiée; la coupe des cheveux, elle provoquerait un deuil de famille. Chaque jour de la semaine s'avère néfaste par quelque endroit et personne ne peut y échapper.

Les fady foisonnent également dans le domaine alimentaire. En premier lieu vient celui du porc — qu'on retrouve d'ailleurs en plusieurs autres pays. La plupart des tribus malgaches éprouvent une particulière aversion pour cet animal et s'abstiennent scrupuleusement de s'en nourrir, par crainte des pires maux corporels. De même, certains fady occasionnels, intimés par le sorcier, interdisent parfois de manger telle espèce d'oiseau sous peine, pour le délinquant, de s'envoler aussitôt dans l'autre vie.

Parmi les végétaux, moins redou-



tables pour l'homme que les animaux, seul l'oignon est fady à peu près dans l'île entière, et pour cause: un ancêtre serait mort en arrachant ses oignons!... Le sorcier, interprétant en cela la volonté des dieux, interdit désormais au peuple de semer, cultiver ou manger des oignons malgaches; l'oignon importé échappe à cet anathème.

Le fady de gratitude se classe parmi les plus importants. Il s'observe à l'égard de certains animaux qu'on ne doit ni tuer ni manger, en raison de leurs services signalés envers les ancêtres. C'est le cas pour le taureau dont la légende raconte ainsi les prouesses: Un jour, une vieille femme qui traversait une rivière à gué fut happée par un *roay* (caïman). L'animal, ayant mordillé sa victime et la croyant morte, alla la déposer dans son repaire creusé sur la berge. Ces monstres voraces attendent d'ordinaire la décomposition de leur proie avant de s'en repaître. Le caïman partit donc à la recherche de ses congénères afin de les inviter au festin. Or, en son absence, deux taureaux engagèrent un duel tout juste au-dessus du repaire et l'un d'eux, dans la violence du combat, enfonça dans l'ancre du reptile. La vieille, encore vivante, se cramponna aussitôt aux pattes du taureau et fut tirée hors du trou. Alors, pleine de gratitude envers son sauveur, elle fulmina des malédictions contre ceux de ses descendants qui oseraient dorénavant manger du bœuf; c'est pourquoi certaines tribus de l'est n'en goûtent jamais.

Outre les fady collectifs, signalons encore les fady personnels qui émanent toujours du sorcier. Consulté au

sujet d'une maladie à guérir ou d'un malheur à conjurer, celui-ci interdit à son client de boire l'eau de tel puits, de faire usage de sel, de dormir dans son lit tel jour... Enfin, les fady de caste distinguent une tribu d'une autre et la protègent contre les contacts profanes, le port d'habits noirs par exemple.

On conçoit sans peine l'état de sujétion et de contrainte où cette multitude de fady réduit le peuple. Malheur au téméraire qui oserait s'affranchir des antiques prohibitions, surtout si elles sont d'ordre collectif. Il se verrait rejeté du clan et frappé d'une sorte d'ostracisme. Advenant quelque fléau dans la contrée, on ne manquerait pas de l'en rendre responsable, et sur lui retomberait la vengeance des esprits, la colère et les mauvais traitements de ses compatriotes. L'infidélité appellerait sur le transgresseur en particulier une infinité de maux: lèpre, pustules généralisées, biens et argent perdus, mort de parents ou d'amis. Le seul moyen pour le prévaricateur de rentrer en

grâce auprès du peuple consiste en une expiation publique fort pénible et l'offrande d'un sacrifice onéreux, par exemple, un bœuf d'une seule couleur.

Quel grave problème les fady ne posent-ils pas aux catéchumènes et aux chrétiens! Isolément, ils ne peuvent s'en affranchir qu'au prix d'un véritable héroïsme. Pour triompher de ces croyances invétérées, il s'agit avant tout d'éclairer les esprits sur les choses de la nature et de rassurer les âmes en leur démontrant la futilité de leurs vaines terreurs, particulièrement de la crainte superstitieuse des ancêtres.

À mesure que le christianisme pénètre les masses, il y porte le flambeau de la vérité et délivre ces pauvres gens du joug qui les asservit. Dans les villages chrétiens, il n'est

pas rare de voir les fidèles demander la bénédiction du prêtre au sujet de tel fady. Le geste du ministre de Dieu est censé lever l'interdiction et libérer le solliciteur une fois pour toutes.

Ce n'est qu'au prix d'un long et patient labeur de la part des missionnaires que les pures clartés de la foi dissiperont en ces contrées les ténèbres séculaires du paganisme et feront rayonner dans les chères âmes malgaches la paix et la liberté des enfants de Dieu.



CAIMAN



HONG KONG

QUE DE SOUFFRANCES SOUS UN SOURIRE!

par Sœur Marie-des-Oliviers, M.I.C.

(Gertrude Laforest, de Montréal.)

La plupart de mes élèves, au catéchuménat, sortent de la masse des réfugiés venant de la ville de Canton ou des régions avoisinantes. Gens de condition moyenne ou même qui connaissaient l'aisance, les voilà réduits à gagner leur vie de la façon la plus pénible.

Parfois, une question discrète ou une confidence spontanée découvre des situations lamentables. M. Y...,



Elle n'a trouvé que le toit d'une maison
pour dresser sa tente...

d'une grande distinction de manières mais au visage pâle et décharné, avait manqué une couple de leçons.

— Je suis contente de vous voir, lui dis-je au cours suivant. Auriez-vous été malade ?

— Ah! oui, ma Sœur, me répond-il avec tristesse. Je n'ai plus de santé aujourd'hui, j'ai tellement souffert! Autrefois, j'étais riche, à la tête d'entreprises importantes, mais les rouges sont arrivés et ils ont tout pris! De plus, que de tortures ils m'ont infligées! J'ai réussi à m'enfuir; cependant, ici, avec ma mine squelettique, on me considère comme un tuberculeux et personne ne consent à m'employer. Si vous saviez comme c'est dur!

Émue de pitié, j'essaie d'encourager ce malheureux:

— Il vous reste une consolation: sans ces épreuves, peut-être n'auriez-vous jamais connu le bon Dieu. Le chemin qui vous a conduit vers Lui est rude, mais le bonheur de l'éternité vous dédommagera amplement, soyez-en sûr.

— Oui, c'est vrai! murmure cet homme avec un profond soupir.

Un autre, très instruit et de belle éducation, étudie la doctrine avec beaucoup d'ardeur.

— Vous travaillez sans doute dans un bureau? hasardé-je un jour.

— Non, ma Sœur, reprend-il un peu confus; j'enlève les déchets de la ville toute la journée. Je suis gradué de l'Université de Canton, mais impossible de trouver un emploi convenable ici sans la connaissance de l'anglais. Alors!...

Et le sourire teinté de mélancolie qui se joue sur les lèvres de ce jeune Chinois cache tout un monde de souffrances, d'humiliations, d'anxiétés!

Ces deux cas sont choisis au hasard. Il faudrait un livre gros comme le pic de Kowloon pour contenir l'histoire de tous ceux-là qu'un sort identique a rassemblés dans notre grouillant Hong Kong.

Mais, à travers tous ces maux, les âmes cheminent vers la Lumière. Que de merveilleuses aventures spirituelles, vécues sur le pavé brûlant des rues ou dans les semblants d'abris de nos montagnes, passent chaque jour sur l'écran de télévision du bon Dieu!

Pour nous, c'est l'heure de la moisson. Humbles ouvrières, nous récoltons les fruits que d'autres ont semés ou sèment encore dans le sang et les larmes. Pourtant, notre bonheur n'en est pas amoindri: nous savons qu'un jour semeurs et moissonneurs se réjouiront ensemble dans la grande maison du Père de famille.

Qui les adoptera?



Sévédié et Sinfort forment la plus belle paire d'amis. La raison de cette intimité? Peut-être la trouvera-t-on dans une affinité de goûts et d'aspirations, et surtout dans un mystérieux appel d'En-Haut résonnant de façon identique à la paroi de leurs cœurs de quinze ans.

Ces inséparables ont commencé leur syntaxe latine à notre École Lucienne-Estimé. Le programme régulier leur dispense un bon cours de sciences et de lettres, complété par des leçons particulières de latin. Dociles, réservés et pourtant pleins d'entrain, tels se montrent ces deux adolescents qui jettent leurs premiers regards sur la vie, désireux de s'épanouir et de se donner sans compter.

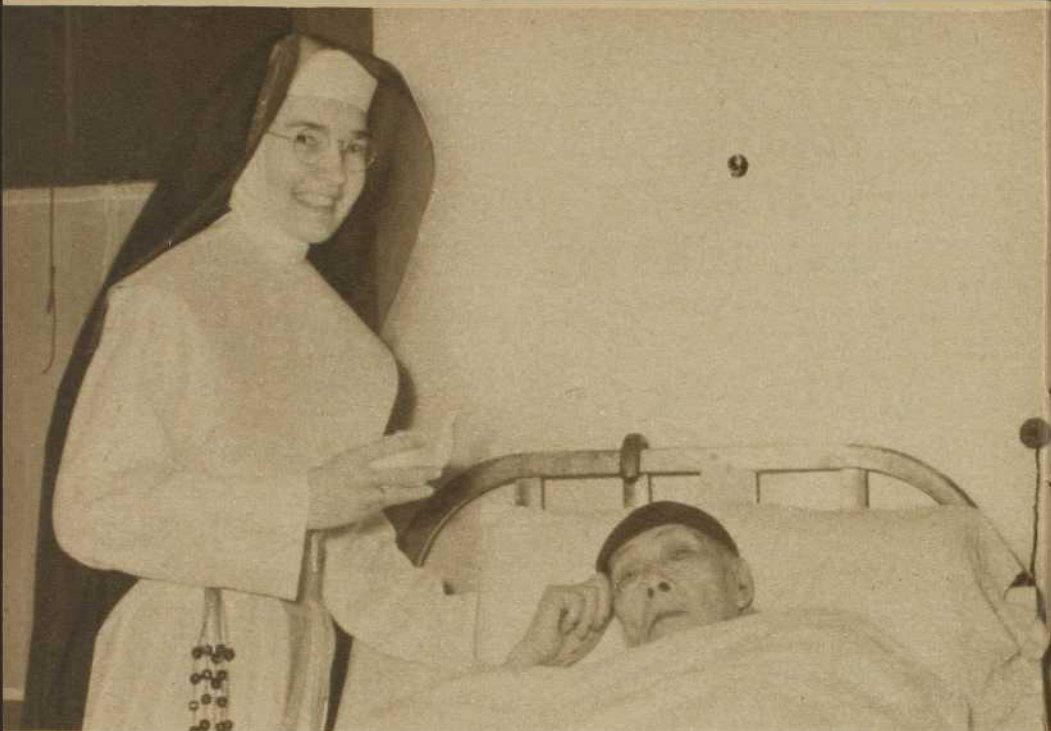
À la maison, de nombreux petits frères et sœurs partagent avec eux la pitance journalière, souvent insuffisante; aussi est-ce déjà un problème pour le chef de ces familles marquées par la pauvreté que l'achat des classiques indispensables aux écoliers. Alors, comment songer au petit puis au grand Séminaire vers lequel Sévédié et Sinfort aspirent de toute leur âme? Le voudraient-ils, les parents n'auraient aucune possibilité d'assumer pareille charge. En fils au cœur sensible et délicat, nos jeunes se contentent donc de désirer, de souffrir et de prier avec ferveur pour la réalisation quasi impossible de leur noble idéal.

Oui, impossible si leur grand secret n'avait été chuchoté à l'oreille d'une missionnaire intéressée au plus haut point à l'avenir de ses élèves et au bien spirituel de tous ses frères d'Haïti.

Je connais trop le zèle et la charité des chers amis de chez nous pour ne pas être assurée d'une réponse secourable à la détresse de mes jeunes protégés. Il se trouvera certainement un bienfaiteur fortuné pour conduire ces deux vocations jusqu'au sacerdoce et, par elles, procurer le salut éternel à une multitude d'âmes. Quelle gloire en reviendra à notre Père du ciel et quelle magnifique récompense se préparera cette personne charitable! Je la prie d'accepter toute la reconnaissance de Sévédié et de Sinfort et le témoignage de ma joie profonde au service du Maître de la moisson.

SŒUR SAINTE-YOLANDE ¹, M.I.C.

¹ Elisabeth Vanchestein, de Saint-Mathieu de Laprairie.



Chez les bons vieillards de Vancouver

Je cède au plaisir de vous envoyer cette photo, pas trop mal réussie il me semble, de l'un de mes vieillards du Refuge de l'Immaculée-Conception.

M. Ho Cheng Tack a 94 ans. Pas très solide sur ses jambes, il jouit cependant d'un esprit lucide et plein de finesse. C'est lui qui me demandait un jour, après une distribution de menue monnaie, part de l'allocation mensuelle:

— Et toi, où est ton chèque ?

L'occasion s'offrait d'entamer conversation avec ce vieux païen plutôt fanatique. Je m'assois à ses côtés et lui explique, avec ses termes à lui, ce qu'est la vocation religieuse, l'appel divin, le don de soi pour le bon Dieu, pour les âmes, pour lui, pour tous les pauvres vieux, etc.

Il m'écoute, me regarde... il ne comprend pas, cela le dépasse.

— *No married, no children, no smoke, no drink, no money!* . . . répète-t-il lentement. Puis il ajoute soudain avec vivacité:

— C'est donc pour ça que tu ne changes pas souvent de chapeau!

SŒUR SAINT-HILAIRE, M.I.C.

(Marguerite Mulaire, de Saint-Pierre-Jolys, Manitoba.)



Ma dernière soirée mondaine



Doucement, le crépuscule était venu et je goûtais avec suavité le calme apaisant de l'heure, tandis qu'un flot de pensées submergeait mon esprit.

Ah! ce sermon qui avait révolutionné ma vie!... Ce milliard et demi de païens que le missionnaire avait fait défiler devant mes yeux et qui s'en allaient à la mort, faute d'ou-



vriers évangéliques pour les diriger dans le droit chemin!... Tant de contrées de la terre où l'Église n'est pas encore plantée!... Et la responsabilité des chrétiens en face d'un devoir d'apostolat si impérieux!... Je n'avais pu oublier toutes ces images; elles avaient repassé sans cesse en ma mémoire, de plus en plus envahissantes, obsédantes, tel un bouleversant programme de télévision.

Ennuyée à la fin, j'avais essayé de continuer ma vie paisible et riante, d'ignorer ce défi que l'apôtre du Christ nous avait lancé à nous, les jeunes. Mais une voix insistante me répétait, à temps et à contretemps: Viens, suis-moi!

Alors, les distractions, les fêtes, les plaisirs, l'amour humain, toutes choses si précieuses pour moi, s'étaient changées subitement en volutes de fumée, en fleurs fragiles, éphémères, privées d'attraits. Sans trop savoir comment, je m'étais trouvée complètement vaincue: seule la pensée électrisante de vouer ma vie à Dieu et aux âmes pourrait désormais me satisfaire.

Le dimanche suivant, après la messe, je dis tout

à maman, la priant d'en informer mon père. Puis je pris congé de mes amis. Il y eut de tout: des étonnements, de la pitié, de l'admiration, des fusées de regrets dont je souris encore. Jean-Marc, par exemple, se répandit en doléances sur la cruauté du destin, tandis que Carl déclarait avec une admirable candeur qu'il en avait maintenant fini avec les jeunes filles... Ces deux garçons n'avaient joué qu'un rôle de second plan sur mon théâtre de jeunesse, mais il en allait tout autrement pour Jacques. Celui-ci, silencieux, pondéré, et dont le sérieux m'exaspérait si fort lors de nos premières rencontres, était devenu le héros de la pièce. Son extérieur calme et presque froid cachait de rares qualités de cœur, une âme exquise, aimante et forte. Il était beaucoup pour moi, plus peut-être que je n'eusse voulu l'avouer. Mais Celui pour qui j'allais le quitter n'était-il pas digne de tous les sacrifices? Le soir même, je devais revoir Jacques, lui parler de ma vocation et ce serait notre dernière rencontre.

Je revêtis une toilette bleue, par allusion aux livrées de Marie que je porterais bientôt. Une heure plus tard, j'étais auprès du jeune homme dans une salle aux lustres étincelants, animée de musique, de rires et de propos mondains. J'acceptai un tour de danse, puis un second. Mais après cette deuxième ronde, je déclarai, mi-badine, mi-sérieuse:



— C'est ma dernière sauterie, j'ai décidé de ne plus danser.

Mon compagnon crut à une boutade et m'invita à me reposer un instant. À mon tour, je l'invitai à m'écouter et, très sérieusement, je parlai de mon idéal missionnaire et

de mon prochain départ pour le noviciat.

Je crois que la lune, tombant subitement à nos pieds, ne l'eût pas stupéfié davantage.

— Vous partez?... mais pourquoi ne m'en avoir jamais dit un mot?

— Oh! ma décision ne date que d'hier et tout s'est passé de façon si imprévue! J'étais heureuse de votre amitié, mais une nouvelle voie s'est ouverte devant moi. Je dois quitter ma vie douce et facile pour en embrasser une autre plus utile, plus généreuse. Des milliers de mes frères tournent vers moi leur visage douloureux, ils m'appellent! Le Christ,

pour le salut du monde, a rougi le Calvaire de son sang... Lui a fait plus que sa part! puis-je refuser la mienne?...

J'arrêtai là mon plaidoyer et, baissant les yeux, j'attendis. Un lourd silence plana dans l'air.

— Cela signifie: vous dire adieu?... vous oublier?...

— Précisément, Jacques.

— Impossible!... fit-il, avec cet accent, plus expressif chez lui que des discours. Ah! vous pouvez partir, ajouta-t-il, puisque vous y êtes résolue, mais n'attendez pas de moi un « oui » que je ne puis vous dire...

Il se tut, quelque chose le serrait





à la gorge. « Mon Dieu, faites-lui comprendre », murmurai-je intérieurement.

Peu après, en rentrant dans ma chambre, je tombai à genoux pour remercier Dieu d'avoir libéré mon cœur, de m'avoir aidée à secouer tout ce qui pesait sur les ailes de mon âme, puis je demandai force et persévérance.


Légère comme l'oiseau, je ne tardai pas à m'envoler vers un nouveau ciel. Cachée depuis sous le toit de l'Immaculée, comme la colombe au creux de la pierre, j'ai trouvé une paix, une joie qui dépassent tout ce que le monde peut offrir. Un souffle missionnaire, une faim de divines conquêtes animent cet asile béni; ils soulèvent mon âme et la préparent à fournir plus tard sa pleine

mesure. Oui, je le sais, j'ai fait de ma vie un placement sûr qui me garantit à la fois l'épanouissement humain et surnaturel de mon être. Et, parce que mon existence est donnée, la vraie joie l'a envahie et y loge en permanence.

Et je souris maintenant en me rappelant ma naïveté d'autrefois. Je croyais, en quittant tout, offrir quelque chose!... Je découvre aujourd'hui avec émotion que c'est Jésus qui a tout donné! Par surcroît, il me fait chaque jour — Lui qui ne trompe pas — de merveilleuses promesses: Tu posséderas le centuple dès cette vie, et là-haut, tu t'abreuvras pour toujours à la fontaine d'amour, à la source même de tout bonheur!

UNE POSTULANTE

Une visite de M. l'Inspecteur



KANYANGA, AFRIQUE

par Sœur MARIE-DE-LOURDES¹, M.I.C.

En ce 12 septembre, la Vierge Marie dont nous fêtons le saint Nom nous avait ménagé une visite-surprise: celle de M. Lyons, inspecteur général des écoles. Il faut dire qu'au tout début nous avons élu notre bonne Mère du ciel directrice de notre maison d'enseignement, et, vraiment, elle conduit tout à merveille.

M. l'Inspecteur se montre des plus bienveillants et nos soixante-quatorze élèves font preuve de gentillesse. Pourtant, ces fillettes de brousse, venues des quatre coins de la Rhodésie et appartenant à trois tribus différentes, ne possèdent pas toujours la sagesse des anges...

On compte parmi elles trente-sept membres de la Free Church of Scotland et six païennes, tandis qu'une autre se réclame des Témoins de

Jéhovah.

Notre visiteur officiel assiste aux différents cours de la journée. L'horaire des classes, divisé en périodes de quarante minutes, réserve la première à l'instruction religieuse; viennent ensuite l'anglais, le dialecte africain, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, le civisme, les sciences naturelles, le dessin, la culture physique, la couture et autres travaux domestiques. Pour terminer, notre jeune chorale exécute avec brio un chant en anglais suivi d'un autre en africain, lesquels mettent en évidence le talent incontestable des Noirs pour l'harmonisation et le rythme.

Le programme du jour comprend aussi la visite des diverses dépendances de l'école, soit quatorze constructions en brique recouvertes de

tuiles. Ces locaux, bien qu'inachevés, démontrent la bonne organisation qui règne dans l'établissement ainsi que la somme de travail déjà accomplie. Quand tout sera terminé, nous aurons quatre ou cinq dortoirs pour les soixante-quatorze pensionnaires, un réfectoire, un logement pour les institutrices laïques, l'école d'enseignement ménager, la cuisine et les pièces attenantes, le moulin à farine, l'entrepôt de maïs, etc., le tout disposé en forme de U, avec les terrains de jeux au milieu.

Quant aux frais de scolarité des élèves, le gouvernement fournit le nécessaire en fait de nourriture, li-

terie et classiques. Chaque écolière ne débourse que 4 livres sterling, soit \$10.80 par année, somme modique et pourtant énorme pour beaucoup de pauvres Noirs.

Au terme de sa visite, M. l'Inspecteur, heureux et satisfait, remercie de l'accueil cordial dont il a été l'objet et laisse au registre de l'école une page de louanges à l'adresse du personnel, de la Directrice, Sœur Sainte-Jeanne-de-Valois¹, et aussi du bon Frère Restitus qui dirige les travaux de construction.

Voici maintenant en quelques mots comment nos pensionnaires utilisent les courts loisirs qui échappent au

¹ Jeannine Forcier, de Chicopee Falls, Mass.

Sœur Sainte-Jeanne-de-Valois et ses élèves de l'Ecole de Kanyanga.



temps des classes. Avant tout, elles se donnent au défrichage, dans le plein sens du mot. Les hautes herbes de toutes sortes et les plantes arborescentes qui encombraient le terrain et obstruaient la vue disparaissent peu à peu; cinq jours par semaine, ce labeur occupe l'heure qui suit les cours et procure aux élèves une détente salutaire. Chacune emploie la journée du samedi à son travail personnel: lessive à la rivière près de la Mission, repassage sur des planches installées en plein air, reprisaage du linge, etc. Nos jeunes filles rapiècent leurs vêtements jusqu'à les transformer en mosaïques et elles ne s'offusquent nullement de porter, par exemple, une robe jaune émaillée de pièces bleues. Si les morceaux d'étoffe manquent pour le raccommodage, elles endossent tout bonnement leurs hardes trouées.

Le dimanche, après l'heure d'étude du matin, elles assistent toutes à la grand-messe de 9 h. 15, puis au catéchisme qui la suit. Ce jour-là —

délassément prisé entre tous — elles préparent leurs propres repas. L'après-midi les trouve absorbées dans la lecture, la correspondance, le dessin, les jeux, jusqu'à la bénédiction du Saint Sacrement qui précède le souper. Elles dédient la soirée à leur passe-temps favori: la danse et les chants du folklore; nous y assistons parfois, car ces derniers ne sont pas dépourvus d'intérêt et nous font pénétrer davantage la mentalité et les coutumes du peuple.

Ces innocentes sauteries de nos adolescentes n'ont qu'un but récréatif. Mais nous savons que des milliers de leurs compatriotes dansent des nuits entières en l'honneur du démon qui règne encore en souverain sur plusieurs contrées de l'immense Afrique. Cette vision de tyrannie et de mensonge peut-elle ne pas électriser la missionnaire et l'animer à reprendre chaque matin avec plus d'ardeur son geste d'amour: semer la vérité dans l'âme de cette jeunesse que le Maître a daigné lui confier!

INTENTIONS MISSIONNAIRES

de l'Apostolat de la Prière

Novembre : Pour que les catholiques de l'Amérique Latine s'opposent efficacement à la corruption de la Foi et des mœurs.

Décembre : Pour l'Église de Formose.

MANILLE

L'Oeuvre chinoise d'Intramuros

par Sœur SAINT-OMER¹, M.I.C.

Presque au sortir du port, à Manille, on entre dans la cité murée bâtie par les Espagnols après l'invasion de 1571 et désignée encore de nos jours sous le nom historique d'Intramuros.

De hauts murs, édifiés au prix d'un



¹ Madeleine Delorme, de Worcester, Mass.



Artiste philippin travaillant à la restauration
de l'église Saint-Augustin.

travail mercenaire de plus d'un siècle, entouraient en effet cette vieille capitale des Philippines que les conquérants avaient reconstruite sur le modèle de l'architecture castillane avec ses balcons suspendus et ses fenêtres ornées de grillages et de dentelures artistement façonnées.

Les bombardements de la dernière guerre démolirent en grande partie et les murailles de cette enceinte d'un peu plus de deux milles et demi de circonférence et les habitations qu'elles protégeaient: des pans de maisons calcinées, trouées, déchiquetées, témoignent douloureusement de ces mois d'horreur. De rares édifices ont survécu au désastre et émergent de l'amoncellement de ruines qui attendent toujours, avec un visage de tristesse et d'anxiété, l'heure problématique du relèvement.

Parmi ces reliques du 16^e siècle, figure l'église Saint-Augustin, la plus ancienne des Iles. Bâtie peu après la conquête, puis trois fois détruite par le feu, cette église fut définitivement restaurée par les Pères Augustiniens en 1599. Lieu de refuge des indigènes pendant les guerres d'occupation étrangère, elle conserve les restes de personnages importants, entre autres, ceux des premiers gouverneurs espagnols, de même que le souvenir des victimes de 1945, massacrées en grand nombre à Intramuros.

Notre Académie anglo-chinoise de l'Immaculée-Conception avoisine le vieux sanctuaire. Inaugurée en 1956, cette école recueillait l'œuvre d'éducation poursuivie depuis plusieurs années déjà aux pitoyables locaux de la rue Narra. Elle débutait avec huit

cents garçons et filles, tous Chinois. De plus, quatre-vingt-dix élèves environ suivaient les leçons de piano, de violon et de violoncelle, données par Sœur Marguerite-Marie¹ et des professeurs laïques. En 1957, l'élément masculin ayant été dirigé vers la Kuang Chi School, collège ouvert par les RR. PP. Jésuites, à l'intention des Chinois également, cinq cents filles seulement s'inscrivirent à notre Académie.

Nos dix-sept classes se partagent les élèves du Jardin d'enfants, du cours primaire et de la High School. Une forte moitié de ces jeunes appartient à des familles païennes, mais grâce à leurs contacts journaliers avec les religieuses et aussi avec leurs compagnes catholiques, toutes s'imprègnent peu à peu des principes chrétiens. Plusieurs baptêmes, confirmations et premières communions ont été enregistrés au cours de l'année scolaire 1956-1957, et 1958 nous prépare un beau bouquet à offrir à la Vierge de Lourdes, comme cadeau à l'occasion de son centenaire.

Une des grandes du 6^e grade fréquentait autrefois notre Jardin d'enfants de la rue Narra. Revenue parmi nous en juin 1957, elle se mit avec une ardeur peu commune à l'étude du catéchisme et fut régénérée la veille de l'Immaculée-Conception. Est-ce une récompense de notre Père du ciel, si délicat, en faveur de sa généreuse enfant? Elle remporta le premier prix dans un concours littéraire organisé entre les écoles chinoises.

Une campagne, dite « de pureté », marqua la semaine du 21 au 27 no-

¹ Marguerite Latour, de Montréal.



Au centre, Sœur Marguerite-Marie dirigeant la répétition d'une pièce.

vembre, avec ce slogan comme moyen d'émulation: « *Be Marylike!* » (Soyez comme Marie!)

Les aînées de la High School affichèrent des pancartes illustrées de *Marylike dresses*, invitant toutes les élèves ainsi que les professeurs, à revêtir les livrées de Marie. Les sujets de composition durant ces jours s'inspirèrent de la même idée: « Imiter Marie dans son habillement », « Pourquoi imiter Marie? », « Pureté et Cinéma », etc.

La campagne se clôtura en la fête de la Médaille miraculeuse par une séance au cachet marial. Il est à souhaiter que cette heureuse initiative produise des fruits durables et incite nos jeunes filles à garder jalousement les belles vertus naturelles de modestie et de réserve dont les vieilles traditions chinoises paraient la femme au pays du céleste Empire. Elles imiteront du même coup le Modèle parfait que le ciel donna, il y a près de deux mille ans, aux générations féminines de tous les siècles: l'Immaculée Vierge Marie!

Récital à l'Académie anglo-chinoise d'Intramuros.

Nancy Lee, Jenny Tan, Videa Co, Vicenta Heramia, Dorcas Ting, Margaret Chua, Felipa Chua. Nelly V. O. Arreola, accompagnatrice.





YOHOMME

par Sœur SAINTE-LUCILLE¹, M.I.C.

C'est ordinairement la première figure noire qui nous sourit à notre arrivée aux Coteaux.

Protégé des Sœurs quasi depuis la fondation du couvent, ce petit homme aux jambes flageolantes se regarde pour ainsi dire comme enfant de la maison et partage nos joies comme nos peines et nos épreuves.

Nous l'avions trouvé sur le perron, un soir de février; un beau clair de lune découvrait cette forme humaine, loqueteuse et plaintive, aux regards des passants. Par tous ses membres frissonnant de fièvre, il implorait la pitié. Qui l'avait conduit à notre porte? Personne. Dans son ajoupa, au creux d'un morne, le malheureux avait entendu parler des bonnes Mères, installées depuis peu aux Coteaux, et il était venu, se traînant dans la boue, dans l'eau des rivières, sur les pierres du chemin, avec la seule aide de ses mains, car ses jambes desséchées ne lui rendaient plus aucun service.

Un petit thé au corrossol, bien sucré, fit circuler un courant de chaleur autour de son pauvre cœur transi; un peu de quinine calma les ardeurs de sa fièvre; souffrances physiques et souffrances morales sombrèrent momentanément dans un profond sommeil, entre les plis d'une bonne couverture de laine.

Au dispensaire, le lendemain matin, les premiers soins furent pour Yohomme, presque heureux malgré son infortune. Comme son état nécessitait des traitements journaliers, une voisine consentit à lui céder un coin de sa *caille*. Pour la nourriture, le pauvre, escomptant la charité des Sœurs, nous envoyait son *coui* (calebasse) à l'heure de midi, afin de recevoir son *petit mangé*. Tous les jours qui suivirent, le *coui* refit sa promenade aller et retour aux frais de la Communauté! Et l'infirme, avec la reprise de ses forces, devint un être affable, aimant tout le monde et en étant aimé.

¹ Adrienne De Grandpré, de Pawtucket, R.I.

Le corps était restauré, il fallait maintenant songer à l'âme qui n'en menait pas large elle non plus: quoique baptisé, notre homme n'avait jamais entendu parler du bon Dieu et ne connaissait même pas le signe de la croix! Un groupe de femmes se préparaient à cette date à la première communion; Yohomme obtint la permission de se joindre à elles.

Écrasé au fond de la salle, il écoute, réfléchit et s'instruit si bien qu'il passe ses examens d'admission avec honneur. Joie exubérante à cette annonce! Les jours qui restent avant la fête s'écoulaient trop lentement à son gré!

D'après la coutume du pays, notre protégé revêtit un habit blanc pour la mémorable circonstance. Il s'avança, radieux, jusqu'à la sainte Table et attendit avec piété l'instant solennel. Le prêtre déposa enfin Jésus-Hostie sur les lèvres de ce grand enfant qui tendait les mains en un geste d'invite. Nul doute, Yohomme fut, ce jour-là, le plus heureux des premiers communiants.

Fervent de l'Eucharistie, le néophyte se montra aussi dans la suite grand

dévoit à Notre-Dame du Perpétuel-Secours en qui il espérait pour sa guérison corporelle. Après trois ans de soins assidus, il parvint à s'asseoir sur un banc. Ce progrès lui donna confiance; il pria davantage Marie, l'importunant même avec de touchantes supplications.

Un soir de mai, Yohomme, entouré de ses amis, se tient debout, cramponné à un arbre. On l'encourage:

— Fais un pas!

Lui, docile, essaie, réussit.

— Un autre!

Il obéit encore une fois, puis s'affaisse, à bout de forces.

Le lendemain, même exercice, même effort courageux et même succès! Aujourd'hui, Yohomme marche, il est marié depuis un an environ, travaille et gagne sa vie ainsi que celle de sa femme. Comme à l'aveugle-né de l'Évangile, on lui demande parfois:

— Est-ce bien toi?

— Oui, grâce à Dieu, à Notre-Dame du Perpétuel-Secours et aux bonnes Mères qui m'ont si bien soigné!



Maisons des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 9.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCHE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.

AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haïti.
LES COTEAUX, Haïti.
ROCHE-A-BATEAU, Haïti.
PORT-SALUT, Haïti.
CAMP-PERRIN, Haïti.
MIREBALAIS, Haïti.
LIMBE, Haïti.
CAP-HAITIEN, Haïti.
CHANTAL, Haïti.
TROU-DU-NORD, Haïti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haïti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boîte Postale no 4, Saint-Marc, Haïti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

EN BOLIVIE

- COCHABAMBA, Academia Comercial,
Calle Oruro No 300, Casilla 1667

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPHI MISSION, Rumph, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU MISSION,
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107 -
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA MISSION, Lun dazi P.O.
Northern Rhodesia, B.C. Africa.

FORMOSE



你 珍 心 獨 好

麵包

